



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

41 | 2010

L'Algérie au XIXe siècle

Dominique KALIFA, *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2009, 344 p. ISBN : 978-2-262-02384-3. 21 euros.

Emmanuelle Saada



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4087>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 175-177

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Emmanuelle Saada, « Dominique KALIFA, *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2009, 344 p. ISBN : 978-2-262-02384-3. 21 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 41 | 2010, mis en ligne le 29 décembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4087>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Dominique KALIFA, *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2009, 344 p. ISBN : 978-2-262-02384-3. 21 euros.

Emmanuelle Saada

- 1 Dans cet ouvrage sur « Biribi » – la nébuleuse disciplinaire et pénitentiaire de l'armée française mise en place dès 1818 et qui ne disparaîtra complètement qu'au début des années 1970 – Dominique Kalifa poursuit sa réflexion sur l'histoire du crime et des « bas-fonds » de la société française et de leurs représentations aux XIX^e et XX^e siècles. Première analyse scientifique de cet archipel des bagnes militaires français, ce livre représente une inflexion par rapport aux précédents travaux de l'auteur puisque l'essentiel des pratiques punitives ont eu pour cadre les colonies et tout particulièrement « l'Afrique », c'est-à-dire, pour les hommes du premier XIX^e siècle, l'Afrique du Nord et principalement l'Algérie. Dominique Kalifa nous propose donc de comprendre Biribi à l'intersection de trois histoires : celle de l'armée et de son « pouvoir discrétionnaire », celle de la colonisation et celle de la République. Il démontre avec force que Biribi, dont le nom est entré dans la mémoire nationale grâce au succès du roman éponyme de Georges Darien (1890), a été une « expérience majeure, aujourd'hui oubliée » de la société française (p. 283) : il s'est en effet agi d'une « épreuve longue » (près d'un siècle et demi), « massive » (entre 600 000 et 800 000 hommes transitèrent par Biribi de 1830 à la fin des années 1960) et « extrême », faite de « brimades », de « sévices » et de « violences » (p. 285-286).
- 2 L'auteur propose une analyse « totale » de l'institution, qui commence judicieusement avec les « représentations » de Biribi dans la culture métropolitaine, pour s'intéresser dans un deuxième temps à son contexte politique, institutionnel et sociologique. Cette architecture permet d'écarter immédiatement la question du décalage entre la « réalité » et ses « représentations ». En effet, si ces dernières entretiennent des « rapports incertains avec le quotidien des bagnes militaires » (p. 81), elles n'en sont pas moins des

faits importants de l'histoire culturelle du XIX^e siècle et tout particulièrement de l'histoire des dénonciations populaires des institutions disciplinaires. L'auteur suggère également que ces descriptions ont eu des effets importants sur le sentiment colonial en métropole : elles ont fait de l'Afrique la « terre du bagne, de l'exil et des tortures : ce message n'était pas le meilleur pour convaincre le pays de l'avenir social de la colonisation » (p. 287).

- 3 Le premier chapitre est consacré aux critiques de Biribi dans la presse depuis les descriptions du « silo » (fosses où sont entassés les indisciplinés) de la *Gazette de France* en 1845 jusqu'aux reportages de 1970 du *Nouvel Observateur* sur la dernière compagnie spéciale installée au fort d'Aiton en Savoie, en passant par les nombreuses dénonciations qui, à partir des années 1900, s'inscrivent dans l'économie générale du journalisme de reportage critique. Le deuxième chapitre décrit les représentations de Biribi dans la culture populaire, et tout particulièrement les chansons et la littérature, et montre comment elles prolongent les récits « d'apaches, de crimes et de bas-fonds » (p. 65) en reprenant les thèmes qui scandent les itinéraires des « pas-de-chance » des classes populaires masculines.
- 4 Les chapitres suivants, insérés dans une partie sur l'« archipel punitif », décrivent précisément les développements politiques qui ont débouché sur un dispositif disciplinaire complexe, incluant des bataillons combattants (les fameux « Bats d'Af »), envisagés comme des « corps de rachat » pour les jeunes métropolitains sortant des établissements pénitentiaires, mais dont le cœur est formé par des compagnies disciplinaires coloniales dont la fonction est d'isoler les éléments perçus comme « incorrigibles » après une longue trajectoire dans des établissements disciplinaires, civils ou militaires. Et c'est l'un des grands mérites de ce livre que de décrire très précisément cet échafaudage complexe, les parcours individuels et sociaux qui y mènent, ainsi que les types de châtiments qui y sont pratiqués : travail de force dans des conditions extrêmes, humiliations et sévices corporels. Il restitue également les débats politiques auxquels il a donné lieu, le permanent souci de réforme qui aboutit finalement en 1928 à un nouveau code de justice militaire, dont l'un des effets principaux et presque immédiats sera la décrue des effectifs concernés.
- 5 Dans un troisième moment, de manière tout à fait magistrale, Dominique Kalifa restitue « l'expérience sensible de cette terrible épreuve » (p. 176), développant une analyse anthropologique des rapports sociaux dans les bagnes coloniaux de l'armée française. S'appuyant sur une analyse fine des multiples médiations qui marquent notre connaissance de cette expérience (et notamment le « mutisme », valeur cardinale dans l'univers de la grande délinquance), Dominique Kalifa livre une anthropologie de la vie quotidienne à l'intérieur des institutions de Biribi, évoquant de manière très crue la violence des relations sociales et sexuelles entre prisonniers.
- 6 La multiplicité des approches – histoire culturelle, sociale, légale et réglementaire mais aussi anthropologie historique d'une expérience extrême – inscrit ce travail ambitieux dans une réflexion très large sur le rôle de l'armée dans l'histoire du crime et des châtiments, sur les conséquences sociales de la conscription pour les « classes dangereuses » et sur l'imposition d'une « vision noire de la colonisation, pensée comme une contrainte et un exil absolu » (p. 287) dans les classes populaires qui ont été les premières concernées. L'apport est donc à plusieurs égards essentiel. Pour autant, on peut regretter que l'auteur se soit peut-être laissé prendre à la mythologie de Biribi, devenu sous sa plume alerte, un quasi-personnage qui par exemple « survit aux

offensives » dont il est l'objet par les réformateurs (p. 145). Tout au long de l'ouvrage, il reste le « monde clos » qu'il était devenu dans la littérature de dénonciation, situé dans une Afrique lointaine, « zone de non-lieu et zone de non-droit » (p. 114), en d'autres termes dans une Afrique imaginaire. On aurait aimé en apprendre davantage sur l'Afrique « réelle » qui a servi d'ancrage à Biribi, et notamment sur le rôle des populations indigènes dont on nous dit seulement et rapidement qu'elles ont été parfois utilisées pour nourrir les rangs des gardes de camps, suscitant une véritable « haine de race » (p. 224). Si la « cruauté contre les soldats [ne peut être séparée de la] cruauté [...] contre les indigènes », selon une formule de Pierre Guiral citée par l'auteur (p. 288), cette articulation n'est jamais approfondie. De même, la place de Biribi dans une histoire plus large et plus vaste du pouvoir « discrétionnaire » dans la République mériterait davantage qu'une simple évocation. Mais c'est peut-être trop exiger d'une enquête déjà extrêmement riche et novatrice qui vient très utilement compléter l'histoire sociale et culturelle de la violence en régime démocratique.